

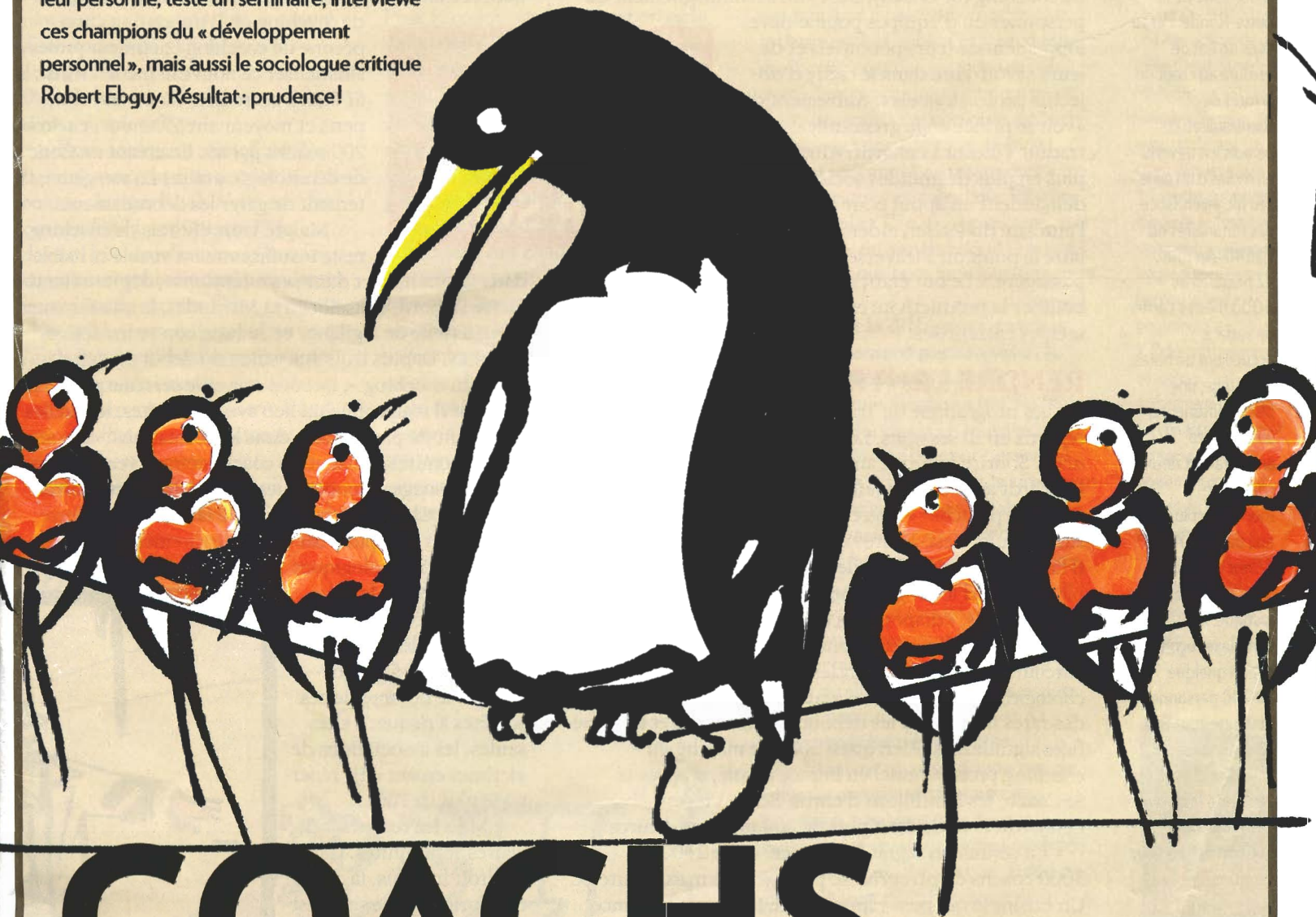
PAR CÉCILE GUÉRET ET EMILIE BLACHERÉ

ILLUSTRATIONS DOMINIQUE BOLL

Conseillers, mentors, gardiens... Ils se multiplient et envahissent tous les domaines de notre vie

Dans une époque confuse, menaçante, en perte de repères, nous sommes tous un peu fragilisés. Conséquence : une société du formatage où les coachs aident leurs clients à remplir un rôle social... mais aussi à conditionner leur pensée intime. Si certains réussissent à nous rendre professionnellement plus « performants », d'autres ont une fâcheuse tendance à envahir notre sphère privée. Nos reporters ont payé de leur personne, testé un séminaire, interviewé ces champions du « développement personnel », mais aussi le sociologue critique Robert Ebguy. Résultat : prudence !

J'AI UN
TRÈS BON
COACH



COACHS

EN TOUT GENRE

Attention à la manipulation !

LE PARADIS DES COACHS

Eux aussi auraient pu faire appel à un coach, pourtant, c'est seuls que Xavier Levergne et son épouse, Véronique, se sont lancés un défi : abandonner métier – il gérait une entreprise d'informatique – et biens pour acquérir le domaine de la Butte-Ronde. Perdu dans un îlot de verdure au cœur de la forêt de Rambouillet, ce paradis est devenu en moins d'un an le lieu ultra-tendance des séminaires du Cac 40. Au total, 42 hectares et 6 000 mètres carrés de surface accueillent un haras, un lounge, une piscine intérieure, une verrière ancestrale et deux chalets de montagne plus vrais que dans les Alpes ! Alliant un cadre apaisant et un décor rustique, le complexe reçoit par an quelque 20 000 personnes pour une centaine de séminaires de coaching ! Les époux Levergne facturent 257 euros par personne et par jour. Le prix de l'harmonie ?

Dans la salle, une quinzaine de personnes attendent Vincent Lenhardt, fondateur de Transformance, à la fois cabinet et école de coaching. Dispersée stratégiquement sur une table, la bibliographie complète du conférencier, auto-proclamé « pape » du coaching, et de son associé, Laurent Buratti, conseil en management. Créée en 1988, cette école, « la première sérieuse », précise-t-il, surfe sur la déferlante de cette discipline en vogue, dernière panacée d'un monde individualiste et en « mal de repères ». Rien que sur Google, le terme renvoie à plus de 69,2 millions de pages Web...

Surmédiatisé, popularisé et utilisé comme un produit marketing très vendeur, il n'en reste pas moins une profession obscure. Selon la Société française de coaching (SFCoach), c'est « un accompagnement de personnes ou d'équipes pour le développement de leurs potentiels et de leurs savoir-faire dans le cadre d'objectifs professionnels ». Autrement dit, « voir le prince en la grenouille », traduit Vincent Lenhardt. Ainsi, de plus en plus de grandes sociétés demandent un appui pour renforcer l'autorité du leader, aider un salarié à faire le point ou à traverser une crise passagère... Le but étant d'améliorer l'individu pour bonifier la productivité et donc le chiffre d'affaires de ces mêmes entreprises.

RENDRE L'ENTREPRISE FERTILE

Au programme de Transformance, 29 jours de cours répartis en 10 sessions. Le but ? Créer les coachs de demain. Sourire familial, ambiance décontractée, Vincent Lenhardt avec sa tranquille assurance brandit... une poule en peluche ! « Notre but est de se focaliser d'abord sur la poule, c'est-à-dire l'entreprise, et non sur ses œufs. Il faut qu'on la rende fertile ! » Devant son assemblée perplexe, il vend le programme, tout en faisant référence à ses bouquins, « disponibles juste derrière vous ».

Face à lui, les prétendants surmotivés affichent des parcours éclectiques : grandes écoles, diplômes en psychologie, histoire... et une ambition légitime : c'est un des rares métiers où les débouchés sont réels et les bénéfices significatifs. Rien qu'en 2008, le marché du coaching professionnel en France a frôlé, d'après la SFCoach, les 75 millions d'euros. Selon Vincent Lenhardt, il atteindrait plus de 400 millions d'euros...

La confusion règne. En France, entre 2 500 et 3 000 coachs d'entreprise se partagent ce marché juteux. Un business qui peut rapporter de 100 euros la séance (environ une heure et demie) pour aider un particulier à 10 000 euros pour coacher une équipe. Mais la profession n'est pas réglementée. Au niveau national – et européen – aucun diplôme n'est reconnu. Face à cette vague incontrôlable et incontrôlée, certains s'inquiètent et dénoncent : les coachs vous manipulent à coups de normes et de dépendances. « C'est faux ! C'est l'inverse, proteste Pascal Domont, administrateur à la SFCoach. C'est une

approche où on essaie de comprendre la réalité du « coaché ». Notre travail est d'amener la personne, en un temps limité, dans un processus d'autonomie. » Vincent Lenhardt admet néanmoins un risque de « déresponsabilisation, de passivité, de victimisation... Une relation mal gérée peut déboucher sur des mises en danger professionnelles », convient-il. Dans cette jungle du travail sur soi, pas moins de 40 formations ont ouvert, produisant près de 600 nouveaux coachs par an. D'après une enquête réalisée en 2004 par la Syntec, 87 % des entreprises interrogées y ont recours. C'est clair, le coaching ne connaît pas la crise.

VERS DES DÉRIVES SECTAIRES ?

En revanche, en plus des charlatans alléchés par ce « business » lucratif, la manipulation guette. C'est pourquoi certaines associations comme la Société française de coaching ou l'Association européenne de coaching entendent professionnaliser ce nouveau métier. Ainsi, la SFCoach accrédite, via un jury d'experts et moyennant 550 euros, environ 200 coachs par an. En créant un Code de déontologie unique en son genre, ils tentent de gérer les débordements.

Malgré leurs efforts, « le coaching reste insuffisamment visible et lisible

dans sa pratique et dans ses intentions », déplore Henri-Pierre Debord, conseiller à la Miviludes, la mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires. Depuis trois ans – date du début du déferlement du coaching –, Debord surveille certains prestataires dont il soupçonne un lien avec des sectes, lesquelles s'insèrent de plus en plus dans les formations. « Les réseaux sectaires utilisent les coachs comme vecteur d'accès aux rouages économiques », explique le spécialiste. Françoise Chalmeau, conseillère à la Miviludes, alerte : « Le danger s'amplifie car ces professionnels emploient des outils psychologiques pour intervenir dans la sphère privée de l'individu et tenter de le mettre sous emprise. » Personne ne connaît le nombre de ces sociétés à risque ; à elles seules, les associations de victimes en ont déjà répertorié plus de 700...

Mais les recours judiciaires sont limités. Car, en droit français, la définition juridique de secte est floue. « De plus, les victimes perdent leur esprit critique, regrette Françoise Chalmeau. Or, pour avoir gain de cause, il faut accumuler les preuves. » Sans parler de la riposte des sectes, très organisées, procédurières et menaçantes. ■

**DANS
LA JUNGLE
DU TRAVAIL
SUR SOI**



Emilie BLACHERE



“ATTENTION! LE COACHING NE DOIT PAS PÉNÉTRER LA VIE PRIVÉE!”

Robert Ebguy, sociologue

Paris Match. Pourquoi un tel engouement pour le coaching ?

Robert Ebguy. Dans un contexte de doute existentiel, l'individu manque des repères nécessaires à la construction de son identité. Avant, les manières d'être étaient multiples : on pouvait reproduire le modèle social dans lequel on naissait, le contester ou proposer une alternative. Aujourd'hui, les individus sont poussés à rentrer dans le moule d'une société de plus en plus dure pour survivre.

Depuis quand cherche-t-on à être si conformiste ?

Nous sommes passés d'une ère du désir avec, dans les années 70, l'espoir de changer la vie, à une ère d'exigences. Or, quand une société devient frileuse, elle impose que l'accomplissement individuel passe après les impératifs sociaux. Dans cette machine à fabriquer de la précarité et de l'exclusion, les individus ont peur de ne pas être à la hauteur. Ils souffrent psychiquement, se fragilisent. Il faut être plus fort, plus convaincant, plus adapté. C'est comme ça que, aujourd'hui, les étudiants font plusieurs CV, s'inventent des hobbies, des diplômes. Ils

changent leur personnalité pour mieux se conformer aux désirs supposés de l'employeur. La première escroquerie du coaching est qu'il part du postulat que le monde, notamment l'entreprise, est immuable et intangible. Sans utopie ni alternative possible, c'est donc à vous de changer.

La promesse de faire de vous un homme nouveau...

C'est la deuxième escroquerie. Pour le coach, vous êtes responsable de vos défaillances. Mais, grâce à lui, vous ferez fuir le loser, et vous ferez surgir le superman, cet être de lumière que vous êtes au fond de vous-même.

On éradique donc toute faiblesse, pourtant humaine.

Dans une société-jungle où les autres sont des rivaux, il ne faut surtout pas montrer ses failles. Le plus ironique, c'est que, derrière un vocabulaire humaniste, le coaching présente l'avantage de neutraliser les conflits : la violence n'est plus extériorisée mais retournée contre soi. Autre duperie : on vous fait croire que la métamorphose sera révolutionnaire, alors qu'on vous apprend le conformisme. On vous dit : "C'est pour votre bien", mais le coach est payé par votre patron pour synchroniser vos ambitions et vos désirs avec ceux de l'entreprise. Il ne s'agit pas de cultiver votre personnalité comme un bénéfice

apporté à l'entreprise, mais de travailler votre épanouissement personnel sous l'angle de l'adaptation sociale. C'est d'ailleurs une définition de l'hystérie en psychanalyse : ne pas exister pour soi, se lover dans le discours de l'autre.

Le coaching n'apporte-t-il pas tout simplement un ensemble de techniques utiles ?

Le coaching devient problématique quand il prétend étendre ses techniques à la sphère privée, quand un "family coach", "love coach" ou autre "life coach" vous dit comment vivre. Quand ces techniques publicitaires touchent à l'intime, le moi devient un capital de ressources à exploiter, soumis au calcul des intérêts et des profits. On se "repackage", on se relooke, on se refabrique une personnalité pour faire face à la demande du marché.

Quelle est la différence entre le développement personnel et le travail psychanalytique ?

Alors que l'analyse cherche les causes profondes d'un malaise, coaching et développement personnel promettent le bonheur et la révélation d'un potentiel. Le coach élabore des réponses rapides, vous conditionne à donner la bonne réponse au bon stimulus. C'est une philosophie de banc de poissons : on modélise les parcours, on synchronise les consciences. Le coaching veut aussi vous faire croire qu'aller bien est une question de motivation. Mais positiver n'a jamais empêché d'être dépressif ! La psychanalyse ne vous donne pas de réflexes comportementaux. Au contraire, elle vous aide à vous connaître, à vivre les nouvelles expériences. Et puis, il n'y a pas d'idée de performance dans l'analyse : on cherche la vérité du sujet, la personnalité profonde.

Comment résister à ce formatage ?

En apprenant à être soi. Car on se façonne en étant à l'écoute de ses émotions et en libérant son énergie créatrice. ■

Interview Cécile GUÉRET

LES PIÈGES À ÉVITER!

1. Un coach doit être connu. Renseignez-vous sur sa formation, sur ses méthodes de travail et demandez conseil auprès de la SFCoach, de l'Union nationale des associations de défense des familles et de l'individu victimes de sectes (Unadefi) ou de la Miviludes : www.sfcoach.org, www.unadfi.com, www.miviludes.gouv.fr.
2. Évitez les prestations d'un week-end et les séminaires : les séances longue durée peuvent favoriser l'emprise psychologique.
3. Refusez les paiements en espèces.
4. Gardez vos distances avec un accompagnateur qui vous propose rapidement une formation pour devenir vous-même coach.
5. Soyez curieux, gardez du recul et surtout cultivez votre esprit critique.



Robert Ebguy est aussi directeur de recherches de recherches au Centre de communication avancée.

MA FEMME

DANS MON LIT

AVEC MON COACH



MES TROIS JOURS DE DÉVELOPPEMENT

EN THÉRAPIE DE GROUPE



En séminaire de gestalt.

Gonzague Masquelier au milieu de ses élèves et de ses coaches.

La gestalt (du verbe « gestalten » : mettre en forme), a été inventée dans les années 50 par le psychiatre allemand Fritz Perls.

Ecole parisienne de gestalt, 27, rue Froidevaux, Paris XIV.
Tél. : 01 43 22 40 41,
www.gestalt.asso.fr/accueil.php.
« La gestalt aujourd'hui », de Gonzague Masquelier, éd. Retz
Psychothérapie.

L'objectif de la gestalt thérapie : « Prendre la pleine responsabilité de sa vie, restaurer sa liberté de choix », explique Gonzague Masquelier, directeur de l'école.

Comme un tennisman perfectionne son jeu en prenant des cours, la gestalt permet de valoriser ses ressources psychiques, de développer son potentiel. Nous ne recevons pas que des gens en souffrance. Certains viennent réfléchir à une prise de décision joyeuse, comme un mariage ; d'autres ont une envie de mieux-être ou une difficulté précise à résoudre. » Proposée en thérapie individuelle, la gestalt est, précise-t-il, « particulièrement mobilisatrice de changements lorsqu'on la pratique en groupe ». Un stage de trois jours commence la semaine suivante, je tente l'expérience.

Lundi, 9 h 30. Un tas de chaussures devant la porte... J'entre en chaussettes et je découvre mes nouveaux camarades : dix hommes et huit femmes, entre 30 et 50 ans. Habillés comme dans la vie, certains chics, d'autres décontractés. Face à nous, les deux thérapeutes, Claudia et Thierry, proposent une prise de contact. « Marchez dans l'espace, puis présentez-vous à quelqu'un. » Je fais quelques pas en rond, en essayant de lever les yeux de la moquette, quand je suis happée par un participant. Regard profond de sa part, sourire gêné de la mienne. Peu habituée à ce type d'entrée en matière, je me tortille, mal à l'aise. Et je recommence l'exercice. Aucune question sur l'âge, la situation sociale ou familiale. On dit simplement ce qu'on pense, comme ça vient : « Je suis heureux d'être là » ou « Ton regard m'intimide ». Suit un temps de partage pendant lequel chacun exprime son vécu de l'exercice : « C'est important pour moi d'être dans une rencontre d'égal à égal avec les dames », dit un homme. « La présence d'une femme enceinte me rassure », confie un autre. Je m'étonne que chacun déballe si facilement ses sentiments, et je constate avec soulagement que je ne suis pas obligée de prendre la parole. Ouf, voilà la pause. A la cafétéria, toujours pieds nus, on trempe des petits gâteaux dans son café, tout en conversant de son passé psychothérapeutique. La plupart travaillent

dans le social et ont un CV bien rempli : analyse transactionnelle, bioénergie, rebirth...

Et, bien sûr, gestalt. Nous sommes seulement trois à venir pour la première fois. Certains, ingénieur, avocat ou chef de projet marketing, sont même en reconversion pour devenir thérapeutes à leur tour.

11 h 50. « Qui veut commencer ? » Nadine tousote : « J'aimerais travailler sur mon agressivité. »

Visiblement habituée, la jeune femme expose vite son problème : « Je suis en colère contre mes parents qui m'ont empêchée d'aller jouer avec les autres enfants quand j'étais petite. » « Peux-tu choisir des personnes qui représenteraient cette situation ? » demande Claudia, la thérapeute. Une femme et un homme symboliseront, par leur simple présence, les parents ; trois autres participants, les copains. La scène prend forme. Claudia matérialise le sentiment d'oppression éprouvé par Nadine en lui appuyant sur la tête : « Non, tu ne sortiras pas jouer avec les autres enfants ! » assène-t-elle. Nadine pleure, enrage, tape du pied, tente de se dégager de ce bras qui l'entrave, enrage de sa culpabilité et finit par crier, après une bonne heure de travail : « Vous ne pouvez plus m'enfermer ! Je suis grande, c'est moi qui décide ! » Dans l'assemblée, les estomacs sont noués, certains visages pleins de larmes. La scène semble avoir bouleversé nombre de mes camarades qui prennent tour à tour la parole pour exprimer leur ressenti. Je me demande où je suis tombée. Dois-je craindre ce débordement de pathos ou admirer ces gens bizarres qui vivent leurs émotions sans craindre le jugement des autres ? Pour l'instant, j'hésite.

Petit à petit, je me rassure.

En discutant avec mes camarades, je découvre des gens équilibrés et sympathiques. En voyant les thérapeutes accompagner le « travail » de chacun, je comprends leurs techniques et observe leur contrôle de la situation. C'est parfois spectaculaire, l'un tapant dans un coussin, l'autre hurlant de toutes ses forces, perché sur une chaise. Parfois en douceur et sans effusion. Les problématiques soulevées ne laissent jamais indifférent. La gestalt devant aider à fluidifier le contact avec soi (ses peurs, ses désirs), les autres (son entourage affectif, professionnel) et l'environnement (son rapport à la société), « on est tout le temps concerné », résume un de mes camarades. Parfois, on forme des petits groupes, c'est moins intimidant. A Luc qui aimerait dire toutes les insultes dont il voudrait couvrir sa mère mais qui « n'ose pas », par exemple, on objecte : « Si tu ne le fais pas ici, quand le feras-tu ? » Le soir, on se sépare épuisés, avant de se retrouver tout sourire à 9 heures le lendemain, et recommencer la danse coussin-travail-partage. Trouillard et coincée au début, je suis plus à l'aise et profite de cette occasion unique de vivre les choses simplement, comme je les ressens. Tout à coup, trois jours plus tard, c'est déjà fini. On se quitte, avec l'étrange impression d'être passés à l'essorage. ■

Cécile GUÉRET